

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

LES CONFESSIONS

ROUSSEAU



GF Flammarion Extrait de la publication

Extraits

Les Confessions

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

ROUSSEAU

Les Confessions

Présentation, notes et dossier par

JEAN-PHILIPPE MARTY,

professeur de lettres

GF Flammarion

**L'autobiographie
dans la même collection**

L'Autobiographie (anthologie)

La Biographie (anthologie)

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*

Loti, *Le Roman d'un enfant*

Le Portrait (anthologie)

Proust, *Combray* (*Du côté de chez Swann*)

Romains, *L'Enfant de bonne volonté*

Vallès, *L'Enfant*

© Éditions Flammarion, 2007, pour la présentation,
la chronologie, les notes et le dossier.

ISBN : 978-2-0807-2238-6

ISSN : 1269-8822

SOMMAIRE

■ Présentation	7
L'autobiographe	8
Le psychologue	14
Le philosophe	20
L'artiste	25
■ Chronologie	31

Les Confessions

Livre I	51
Livre II	64
Livre III	73
Livre IV	88
Livre V	100
Livre VI	108
Livre VII	118
Livre VIII	139
Livre IX	153
Livre X	171
Livre XI	185
Livre XII	194
■ Dossier	207

Douze livres relatant des durées très variables

	Période narrée	Durée de la période narrée
Livre I	1712-mars 1728	16 ans
Livre II	mars 1728-décembre 1728	9 mois
Livre III	décembre 1728-avril 1730	16 mois
Livre IV	avril 1730-octobre 1731	17 mois
Livres V-VI	octobre 1731-automne 1741	10 ans
Livre VII	automne 1741-été 1749	8 ans
Livre VIII	automne 1749-avril 1756	6 ans 1/2
Livre IX	avril 1756-décembre 1757	18 mois
Livre X	décembre 1757-décembre 1760	3 ans
Livre XI	décembre 1760-juin 1762	18 mois
Livre XII	juin 1762-octobre 1765	3 ans 1/2

Deux parties de tonalité opposée

Livres I-VI : le bonheur (1712-1741)	Enfance idyllique (livre I) puis jeunesse vagabonde et gaie dominée par l'image enchantée de Louise de Warens (livres II-VI).	Rousseau est une créature innocente.
Livres VII-XII : les malheurs (1741-1765)	Insuccès (livre VII) puis triomphal succès (livre VIII) mondain, littéraire et musical, amenant le déclenchement d'un complot qui le contraint à s'isoler (livres IX-XI) puis à s'exiler (livre XII).	Rousseau devient un créateur persécuté.

PRÉSENTATION

Les Confessions sont le récit, par Rousseau lui-même (1712-1778), des cinquante-trois premières années de sa vie. Il met cinq ans (1765-1770) à rédiger cette somme de douze livres, qu'il scinde en deux grandes parties : le temps du bonheur, puis celui du malheur (« le sort qui durant trente ans favorisa mes penchants les contraria durant trente autres », indique-t-il dans le livre VII).

En écrivant ses *Confessions*, Rousseau, qui s'engage à tout dire sur « Jean-Jacques », à ne rien cacher au lecteur, offre un type d'écrit sans précédent et crée le modèle d'un genre neuf, celui de l'autobiographie : « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité ¹ ».

En 1765, l'auteur, blessé par certaines accusations, éprouve le besoin de se justifier aux yeux des autres, mais pas seulement ; il entreprend de repenser sa vie pour retrouver la logique de sa conduite, en d'autres termes, pour se connaître. Et, dans le même mouvement, il entend donner à tout lecteur la possibilité de se connaître à travers lui. Ce projet de quête intérieure prolonge l'idée selon laquelle l'essence de l'homme ne se donne pas immédiatement mais est à rechercher parce que la culture l'a corrompue. Il s'agit de redécouvrir une nature profonde, et ce travail exige une langue neuve, capable de s'adapter au rythme de la conscience, aux impressions physiques et au sentiment de l'existence. *Les Confessions* présentent cette particularité d'être la formulation géniale d'un parti pris à la croisée de la psychologie, de la philosophie et de l'art...

1. Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Seuil, 1975.

L'autobiographe

Rousseau, le bouc émissaire : réponse à ses oppresseurs

En 1765, lorsqu'il commence à rédiger ses « Mémoires » (p. 179), Rousseau, un des plus célèbres penseurs de son temps, est un homme perdu de réputation, considéré comme un ennemi public aussi bien par les encyclopédistes que par leurs ennemis, les « antiphilosophes ». En effet, entre 1750 et 1762, il a eu l'audace de développer une pensée aux conséquences lourdes, qui fustige la corruption de la civilisation (*Discours sur les sciences et les arts*, 1750), la dénaturation progressive du genre humain (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755), la nocivité du théâtre (*Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, 1758), l'illégitimité de la monarchie de droit divin (*Du contrat social*, 1762), et l'inutilité du clergé en matière de foi et de formation (*Émile ou De l'éducation*, 1762). Esprit indépendant, il a rêvé de tout réformer et de repartir de zéro sur l'éducation, les mœurs, les institutions, le droit, la religion, l'art. Lâché par les libres penseurs progressistes puis par les catholiques conservateurs, il est frappé d'un « décret de prise de corps » (mandat d'arrestation, p. 190), et ses deux derniers livres (*l'Émile* et *Du contrat social*) sont dès leur parution lacérés et brûlés sur la place publique, à Paris comme à Genève, la ville natale de l'auteur. En 1664, Voltaire, qui hait Rousseau, pour achever de le discréditer auprès de l'opinion publique, décoche anonymement à Genève même un texte fiel-leux intitulé *Le Sentiment des citoyens*, révélant, entre autres, que l'auteur pontifiant de *l'Émile* a criminellement renié ses propres enfants et qu'il mérite la peine de mort.

Les chefs d'accusation à l'encontre de celui qui en une dizaine d'années est devenu l'ennemi de la société intellectuelle, des autorités et du clergé (protestant et catholique) sont en effet innombrables. La « rumeur publique » (p. 172) l'accuse d'être tout le contraire de ce qu'il prône si éloquemment ; il serait un dépravé fréquentant « d'indigne[s] salope[s] » (p. 131), un atrabilaire vitupérant la bonne société, un « loup-garou », (p. 114), un fou furieux aux conduites irresponsables, un « Antéchrist » (p. 198) ayant abjuré deux fois Dieu ¹, un être odieux ayant abandonné ses enfants et rejetant les lois de la nature et celles de l'État. Bref, un méchant ² homme.

Considérant cette situation et cette image qui menacent sa fortune littéraire, Rousseau, en projetant d'écrire ses « Mémoires », adopte une parade qui consiste à se placer dans la peau de l'accusé. Feignant d'adopter un profil bas, il orchestre en fait le procès du siècle : le sien. Puisqu'on l'accuse de n'être pas ce qu'il paraît être, il décide de se présenter lui-même tel qu'il est et oblige l'« innombrable foule de [s]es semblables » (p. 52) à le contempler de face. Il s'emploie à démontrer non seulement qu'il est bon mais aussi qu'il est le « meilleur » (p. 52). Comme les événements semblent l'accabler, il a l'idée brillante de les écarter et de s'en tenir aux intentions. La réalité n'est qu'un trompe-l'œil. Derrière les faits tangibles et chronologiques, il y a une autre logique, celle du moi, qui jusqu'à présent n'a jamais été sondée à l'échelle d'une vie. Ainsi, ce n'est pas la vie d'un homme que Rousseau s'apprête à dérouler, mais les aléas d'une âme, la sienne (« C'est l'histoire de mon âme que j'ai promise », p. 119).

1. Le 21 mars 1728, il abjure la foi protestante pour être baptisé dans la foi catholique ; le 1^{er} juin 1754, il abjure la foi catholique pour être réintégré dans l'Église protestante.

2. C'est l'adjectif employé par Diderot dans une formule que Rousseau reçoit comme une attaque personnelle : « Il n'y a que le méchant qui soit seul » (*Le Fils naturel*, 1757).

Non plus l'œuvre, mais l'auteur. Ce faisant, en mettant l'accent sur sa vie intérieure, il force le public à abandonner le procès de sa personne pour s'intéresser au processus de sa personnalité. Et, de cette manière, il fonde un genre : l'autobiographie laïque, c'est-à-dire moderne.

Rousseau, l'agneau immaculé : justification de sa propre grandeur

Si l'on a coutume de dire que l'autobiographie voit le jour en Europe au XVIII^e siècle avec la parution des *Confessions* de Rousseau, l'œuvre de celui-ci est davantage le point d'achoppement d'une longue tradition de l'écriture de soi, située au carrefour de la culture antique et de la pensée religieuse. Déjà chez les Grecs, le mouvement de retour sur soi était considéré comme l'une des voies menant à la sagesse. Parallèlement à l'héritage antique, le christianisme n'a eu de cesse d'inviter le croyant à faire retour sur lui-même en même temps qu'il l'a toujours incité à découvrir le chemin intérieur le conduisant jusqu'à Dieu. Dans cette perspective, l'œuvre de saint Augustin (354-430), les *Confessions* – dont Rousseau emprunte le titre –, apparaît comme un texte fondateur de l'écriture de soi ; cependant, il s'agit moins d'un récit de vie que d'un récit de vocation. Rousseau, lorsqu'il écrit ses propres *Confessions*, s'inspire de la perspective apologétique de son prédécesseur mais en déplace l'objectif : il entend justifier non une doctrine – la foi chrétienne – mais un « je ». Rousseau n'attend pas de Dieu qu'il l'éclaire intérieurement mais plutôt qu'il l'illumine. Dès les premières lignes de ses *Confessions*, s'il convoque le Créateur, c'est pour confesser sa propre grandeur et, tourné vers le public, promouvoir la singularité de son moi : « Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indigni-

tés, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité ; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : *Je fus meilleur que cet homme-là* » (p. 52). C'est de cette position surplombante que Rousseau consent à parler à ses accusateurs.

Les Confessions démentent une à une les médisances qui circulent sur leur auteur ¹. Il est moral : par exemple, il n'a jamais connu que deux prostituées, avec dégoût et sans parvenir à se « pâmer » (p. 133) ; il préfère d'ailleurs les « Demoiselles » (p. 89) aux femmes du peuple. Il est social : loin d'être un misanthrope, il a toujours été entouré d'amis, et « haut placés » ; ce n'est pas de la bile qu'il souffre mais de la vessie (p. 53). On ne peut douter de sa santé mentale : sa conduite dans le monde résulte du souci d'être « conséquent à [s]es principes » (p. 148). Est-il athée ? Il répond qu'il a peur de l'enfer dans le livre IV. Peut-on l'accuser d'être un ennemi de l'État ? Il est au contraire respectueux à l'égard de la « censure » (p. 183), etc. Ce qu'on dit de lui apparaît ainsi comme un tissu de contre-vérités (« Je savais qu'on me peignait dans le public sous des traits si peu semblables aux miens », p. 179). *Les Confessions* sont écrites pour désavouer ² autant que pour avouer.

Cette restauration de l'image publique de soi ³ s'accompagne d'une révélation inattendue de la réalité secrète du moi. Rousseau n'hésite pas à égrener devant son auditoire les vraies choses honteuses qu'il a à expier. Ce sont en particulier trois fautes compromettantes, intimes et gravées dans sa mémoire : le plaisir érotique éprouvé lors d'une punition (la fessée donnée par Mlle Lambercier,

1. Rousseau est obsédé par les bruits qui courent sur lui (il les rappelle dans le livre X, p. 172).

2. « Si quelqu'un sait des choses contraires à ce que je viens d'exposer [...], il sait des mensonges et des impostures » (p. 205).

3. Dans sa *Rhétorique*, Aristote (v. 385.-322 av. J.-C.) nomme *éthos* (« personnage ») l'image positive de soi que projette l'orateur désirant agir par sa parole sur le public.

p. 56-57), l'accusation mensongère d'une innocente (l'affaire du ruban volé chez Mme de Vercellis, p. 71), l'abandon d'un être physiquement en danger (la fuite lors de la crise d'épilepsie de Le Maître, p. 86)¹. Mais, en avouant ces péchés devant Dieu et l'humanité, Rousseau s'en décharge ; en les écrivant, il les raye parce qu'il nie l'idée que son moi puisse être dénaturé. Non seulement il a le sentiment de s'en délivrer en les livrant au public (« Grâce au Ciel, j'ai fini ce troisième aveu pénible. S'il m'en restait beaucoup de pareils à faire, j'abandonnerais le travail que j'ai commencé », p. 87), mais aussi, après examen, il parvient à se justifier, en considérant le contexte de chaque situation, en distinguant actes et motivations et en analysant la pression exercée par la société... Tout en faisant son *mea-culpa*, Rousseau parvient ainsi à s'accorder des circonstances atténuantes, et, jouant le rôle à la fois de l'accusé, du témoin-narrateur des faits, de l'avocat et du juge, il finit même par se déclarer absous devant Dieu et innocent devant les hommes.

La contre-attaque : la mise à mal des détracteurs

Les Confessions permettent à Rousseau de parer les accusations qui lui sont faites dans la sphère privée et dans la sphère publique, mais elles servent également à contre-attaquer et « couler à fond » (p. 171) ses accusateurs. Aussi contiennent-elles les confessions forcées des ses ennemis (« Mes confessions sont nécessairement liées avec celles de beaucoup de gens : je fais les unes et les autres avec la même franchise », p. 152). Grimm, Mme d'Épinay, Diderot et toute la « coterie holbachique » (p. 171), autrement dit les ration-

1. L'aveu d'abandon est en fait triplé : Rousseau se reproche d'avoir abandonné une figure du père et du maître protecteur (Le Maître), une figure de la mère et de la maîtresse protectrice (Mme de Warens), et ses propres enfants.

listes athées des Lumières, sont caricaturés. Quant à Voltaire, son ennemi juré, le coup de griffe qu'il lui porte consiste purement et simplement à l'ignorer, à se taire. Rousseau rejette en bloc tous ces « holbachiens » (p. 161) qui le considèrent, au moment où il écrit, comme un judas. Il prétend les « laisser voir [...] tels qu'ils étaient » (p. 179) en dévoilant leurs mesquineries : « jalousie » (p. 149), goût des pensions royales (Diderot, p. 149) sécheresse de cœur (Mme d'Épinay, p. 170), fuite devant les responsabilités (Grimm, p. 165), etc.

Retournant tous les masques, Rousseau se livre à un jeu de massacre qui démontre qu'il n'existe, parmi les intellectuels de son époque, qu'une seule figure non grimée : la sienne. L'effet d'apologie personnelle est ainsi présenté comme la conséquence imparable de l'insincérité des autres, et de la sincérité sans précédent du moi, cherchant la vérité dans le « labyrinthe obscur » (p. 57) de l'analyse intérieure. Tout se passe donc comme si Rousseau, sans vouloir se valoriser, ne pouvait faire autrement. Cette singularité le conduit à partager sa vie en deux.

Rousseau n'aura pas la « force » (p. 204) d'écrire la troisième partie de ses *Confessions*, comme il en annonce le projet à la fin du livre XII, mais il fera payer ce qu'il a subi à ses détracteurs en lisant lui-même (quinze heures de lecture consécutives !) la seconde partie de son texte en public, en 1770-1771, jusqu'à ce que Mme d'Épinay obtienne du lieutenant de police qu'il interdise ces séances de lecture qui faisaient jaser le Tout-Paris ¹.

1. Les livres VII-XII ne seront publiés qu'en 1789 ; les livres I-VI en 1782. Mais des manuscrits circulaient...

Le psychologue

Se dévoiler sous toutes ses facettes

Lorsque Rousseau fait son autoportrait, c'est pour montrer qu'il a une identité double : « On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu » (p. 81). Non seulement Rousseau possède deux reflets, mais ceux-ci s'opposent : l'un s'enflamme rapidement quand l'autre ne formule qu'avec lenteur. Cette bipartition intérieure rend le moi insaisissable et instable. Rousseau risque toujours d'être débordé par ses sentiments ou étouffé par sa pensée. Cette menace, qui fait de lui la victime de son propre caractère, s'accompagne de la tentation de devenir un autre et d'abdiquer son moi propre. *Les Confessions* offrent de nombreux exemples de ce goût de l'aliénation qui porte Rousseau à la mystification, à se créer des pseudonymes et à se glisser dans une autre peau ; on le voit ainsi devenir un compositeur parisien (p. 95), un ambassadeur de France à Venise (p. 125), un catholique anglais (p. 114), un censeur romain (p. 140), etc. Cependant, bien qu'il ait de multiples facettes, le moi de Rousseau est uni. Et, bien sûr, unique. L'auteur a la passion des paradoxes originaux qui entraînent des développements cohérents. Il ne hait rien tant que les inepties conformistes et inconséquentes qui abondent dans la société qui l'entoure.

Rousseau est un provocateur-né qui veut toujours innover, quitte à offusquer. Il double le grand rival, Montaigne : « J'avais toujours ri de la fausse naïveté de Montaigne, qui, faisant semblant d'avouer ses défauts, a grand soin de ne s'en donner que d'aimables » (p. 179) ¹.

1. Notons que les *Essais* de Montaigne appartiennent au genre de l'autoportrait, qui se distingue de l'autobiographie en ceci qu'« il n'a pas pour projet avoué de raconter l'histoire d'une personnalité. À la question rituelle de l'autobiographie : "Qui suis-je ?", la réponse apportée par l'autoportrait n'est pas : "Comment je le suis devenu" mais "Ce que je suis". Car il s'agit ici de cerner les caractéristiques

Il doit aller plus loin, être un auteur qu'il faut « ose[r] lire » (p. 131). Aussi est-il décidé à s'exhiber sous son côté ridicule, se confessant sans rougir au-delà des bornes de la « bienséance » (p. 131), racontant comment il a montré son derrière aux filles (début du livre III), pris un plaisir masochiste à être fessé (livre I), eu sa première « éruption » involontaire (livre III), pratiqué la masturbation (livre III), été initié au sexe par Mme de Warens (livre V), etc. Aucun auteur respectable n'était allé jusqu'à livrer ses petits secrets au nom de la « vérité de la nature » (p. 51). Pour Rousseau, le mal n'est pas de se faire voir tel que la nature l'a créé, mais d'être mal vu. « Si je ne vau pas mieux, au moins je suis autre » (p. 51), écrit-il.

Homme extra-ordinaire, il est une somme dans l'art de sentir ; s'il est sensuel, il est aussi sensitif, sensible et sentimental. Au sujet des sensations, il souligne qu'elles déterminent (en partie) son état d'esprit ; il n'est souvent que l'effet de ses sens¹. Ensuite, son exquise finesse psychologique lui permet de détecter la moindre émotion en lui-même ou de la percevoir chez autrui ; il a une âme sensible qu'un rien touche (« moi, que les moindres marques d'affection subjugent », p. 182) et qui fait preuve d'un tact rare. Enfin, c'est un grand sentimental qui n'a vécu que pour aimer. Rousseau a connu toutes les natures de l'amour (amourettes insignifiantes, aventures galantes, idylles malheureuses, passions platoniques, etc.), partagé – à deux, à trois – ou non. *Les Confessions* sont un « sérail » (p. 153) où il confine toutes les femmes qu'il a possédées et toutes celles qu'il n'a pas pu, pas voulu ou pas osé séduire. L'œuvre est aussi un soupirail d'où s'exhale la malédiction d'avoir toujours été mal aimé et trahi par des individus « feignant d'être [ses] amis » (p. 171). Le seul sentiment agréable qu'il finit par éprouver à la fin du livre XII est celui, flottant, atemporel, de sa propre existence : « Souvent, lais-

physiques et morales de sa personne » (*L'Autobiographie*, anthologie de Loïc Marcou, GF-Flammarion, coll. « Étonnants Classiques », 2001, p. 18).

1. On relève notamment l'influence euphorisante de son environnement lors de la composition de *l'Émile* (p. 181).

sant aller mon bateau à la merci de l'air et de l'eau, je me livrais à des rêveries sans objet, et qui, pour être stupides, n'en étaient pas moins douces » (p. 201). Rousseau n'est heureux qu'enroulé sur lui-même.

La recherche des sources profondes de la personnalité

Pour écrire l'histoire de sa personnalité, Rousseau a l'idée d'en rechercher les origines dans les premiers faits marquants de sa vie. Alors qu'on considère encore au XVIII^e siècle les souvenirs d'enfance comme des vécus ridicules, il examine ceux-ci avec sérieux (livre I) parce qu'il a l'intuition qu'ils sont la genèse de son moi présent. Il remonte dans son passé pour chercher les causes souterraines du fonctionnement de ce moi. Il a la passion des langages codés, du déchiffrement (on peut rappeler son emploi de secrétaire-chiffreur à l'ambassade de France de Venise), de tout ce qui se trame en secret (les « causes secrètes », p. 194) et se lit en filigrane. Son œuvre philosophique est centrée sur la recherche de ce qui ne se voit pas et explique tout (origine des sciences et des arts, des inégalités, des langues, etc.). En plongeant dans son histoire, il découvre en particulier que trois tendances de son être ont été provoquées par des faits survenus dans sa petite enfance : sa sexualité masochiste (épisode de la fessée, livre I), sa haine de l'injustice (épisode du peigne brisé, livre I), son orgueil intellectuel (épisode de l'aqueduc, livre I). On a cherché à le punir en le battant, à l'accuser à tort, à lui imposer un spectacle. En voulant le dresser, on l'a dénaturé : il s'est mis à aimer le mal, à se méfier du bien, et à vouloir créer ses propres œuvres. Bien entendu, en cheminant à reculons à l'intérieur de lui-même, Rousseau se recrée une logique intérieure ; par exemple, il refuse de considérer qu'avoir « coût[é] la vie à [sa] mère » (p. 52) a pu déterminer son attitude implorante à l'égard des femmes, son sentiment de culpabilité et son besoin

inexplicable d'être à la fois châtié et pardonné. Quoi qu'il en soit, Rousseau demeure celui qui a dépeint son enfance comme un état d'innocence exemplaire gâché par la prétention qu'ont eue ses pseudo-protecteurs (famille, maîtres) de l'éduquer.

Il n'a pas fait, comme Diderot, de brillantes études chez les jésuites à Louis-le-Grand, n'a jamais été vraiment scolarisé, n'a aucun diplôme ; son savoir encyclopédique, il l'a acquis seul. Dans *l'Émile*, il fera cependant le procès de l'éducation de son temps à partir de sa propre expérience qui est celle d'un autodidacte prodige ayant à la fois subi et secoué le joug de ses pseudo-maîtres et maîtresses¹. Ceux-ci l'ont constamment assujetti et vicié au lieu de laisser ses penchants naturels cheminer librement. Pour Rousseau, le principe de l'éducation réside dans le souci de confier à la seule nature le soin d'éduquer. L'auteur a toujours été la proie d'une multitude de pédagogues (éducateurs patentés ou pseudo-amis, tel Diderot lui « prescrivant ce qu'il prétendait [qu'il] devai[t] faire », p. 149) ; ceux-ci l'ont fourvoyé au point qu'il a longtemps ignoré qui il était, qu'il s'est pris fréquemment pour un autre et qu'il a plus d'une fois idolâtré des vauriens (Bâcle, Venture, puis Grimm). Victime d'une pédagogie de petits maîtres auxquels il s'est parfois identifié (il a été donneur de leçons), il a été ainsi trompé par ses guides sur les plans sexuel, politique, littéraire et surtout moral ; en effet, il a été amené à adopter des « maximes » (p. 136) selon lesquelles un enfant est un être nul qu'il est normal d'abandonner à l'orphelinat dès sa naissance (« celui qui peuplait le mieux les Enfants-Trouvés était toujours le plus applaudi », p. 136). Lorsqu'il sera revenu de ces absurdités, et redevenu lui-même, Rousseau se consacrera au contraire à retrouver en lui son état d'enfant. Toutes les bizarreries, les extravagances, le goût des devinettes (« qui pourrait deviner... ? », p. 131)

1. À ce titre, on note l'abandon significatif du bien-nommé Le Maître (p. 86), et celui de Mme de Warens (départ pour Paris à la suite de l'aventure de Romans, p. 114), la dulcinée ne songeant toujours qu'à « [l]e placer » (p. 80), à le former et à le projeter dans un état social.

proliférant dans *Les Confessions* renvoient ainsi à une culture de la naïveté enfantine. Rousseau âgé tente de retourner en enfance, et de redonner le goût de l'enfance à ses lecteurs.

Il entend être un exemple instructif. L'histoire de son moi profond, dénaturé progressivement puis retrouvé d'un coup, doit servir de modèle pour tous. Il veut être un « mètre étalon » de la nature humaine. Il est celui qui est allé le plus loin dans la révélation et l'exploration du moi. Sa singularité doit faire de lui un point de repère universel. En le connaissant, les hommes pourront se connaître eux-mêmes, et cesser de mal juger autrui sur les apparences. Cette leçon de lecture de soi et des autres s'opérera à partir du texte même des *Confessions*. Rousseau attend du lecteur qu'il examine minutieusement (tel un botaniste) le matériau biographique qui lui est soumis, qu'il chemine dans la conscience de l'auteur non omniscient, qu'il effectue des rapprochements subtils, et finalement qu'il se serve des *Confessions* pour se fabriquer une encyclopédie du moi : « C'est à lui d'assembler ces éléments et de déterminer l'être qu'ils composent : le résultat doit être son ouvrage » (p. 99). Rousseau a la bonté d'offrir à l'humanité son moi cristallin et de s'en remettre totalement au commun des lecteurs. À chacun d'en tirer du sens et du profit.

Déchiffrer le monde à travers soi

Rousseau se présente comme une créature de livres. À sept ans, véritable *puer senex* (enfant doté de la sagesse d'un vieillard), il a fait le tour de l'héritage livresque dans les domaines romanesque, religieux, moral (p. 54). Dès sa jeunesse, son moi est scripturaire. Enfant à la fois formé et déformé par le discours littéraire, Rousseau sera sans cesse miné par la tentation de déchiffrer le monde à la façon d'un livre dont il serait le héros. Il joue ainsi le rôle de l'amoureux transi (« Céladon », p. 116), du prophète inspiré (« *Le Devin du village* »), du parfait étranger (en habit d'Arménien, p. 196). L'auteur ne se sent

bien que lorsqu'il lit en lui-même la réalité qu'il a sous les yeux. Et, curieusement, plus il ressent fortement, plus il formule impeccablement ; ainsi, très amoureux de Mme d'Houdetot, il atteint le sommet de l'éloquence : « je trouvai, pour rendre les mouvements de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et l'unique fois de ma vie ; mais je fus sublime » (p. 160). Rousseau ne peut se livrer pleinement qu'en parlant comme un livre. Tout se passe comme si son moi était un livre ouvert qu'il lui suffisait de lire.

Il a cependant des difficultés pour déchiffrer la réalité « brute », en dehors de lui. Alors que ce qu'il est lui-même lui saute aux yeux, ce qui est hors de lui paraît « inconcevable », obscur : ce sont des « noirceurs atroces » (p. 172), des « hommes en noir » (p. 193), des chausse-trapes, des apparences trompeuses qui se retournent toujours contre lui. Ce qui lui arrive est inexplicable, absurde. La réalisation de ses rêves aboutit systématiquement au cauchemar éveillé (en témoigne, par exemple, la lapidation de Môtiers, p. 198-202). Lorsqu'il tente de se déprendre de ses songes, il devient la marionnette de ses ennemis secrets (depuis Lambercier jusqu'à « L.L.E.E » [p. 202] en passant par Grimm) qui lui imposent un réel délirant ¹.

Ainsi, à la lecture des *Confessions*, on peut dire que Rousseau est la proie de son propre imaginaire ou de celui d'autrui. Créateur, il subit sa propre inspiration, et se sent « tourmenté, maîtrisé par [s]es idées » (p. 124). Créature manipulée, il est considéré par autrui comme « très borné » (p. 81), voire « nul » (p. 165). En lui et hors de lui se dresse toujours l'image du bourreau. Les femmes surtout le mettent au supplice. Sujet à des coups de foudre en série, et non dénué lui-même d'un certain charme physique (p. 64) et verbal, il n'a jamais pourtant le beau rôle donjuanesque, et reste toujours enfermé dans une pitoyable situation de comédie ² dont il sort persiflé.

1. Par exemple, la lettre qui l'expulse de l'île de Saint-Pierre, livre XII : « Je crus rêver en la lisant » (p. 202).

2. Face à Mme Basile ou à Mme de Larnage : « ne sachant plus quelle contenance tenir ni que dire » (p. 116).

Création maquette intérieure :
Sarbacane Design.

Composition : In Folio.

